

**Les deux morts de Maurice Blanchot**  
**Une phénoménologie**

## **Remerciements**

Nous aimerions d'abord remercier Claude Romano qui a dirigé ce travail dans le cadre de son séminaire sur la phénoménologie et la littérature à la Sorbonne, et pour les pistes très inspirantes que ne cesse de nous donner la lecture de son œuvre. Nos remerciements vont aussi à Marlène Zarader et à Jérôme de Gramont pour leur lecture bienveillante, leurs conseils, mais aussi pour les pistes fécondes qu'ont ouvert pour nous leurs recherches sur Blanchot. Enfin, à Christiane Jalbert, pour l'ultime relecture.

## Avant-propos

Cette étude se propose de dégager la mort comme thème essentiel de l'œuvre de Maurice Blanchot, lue comme une philosophie à part entière, et plus précisément comme une phénoménologie.

De *Thomas l'obscur* à *L'Instant de ma mort*, toute l'œuvre de Blanchot décrit l'expérience du mourir, la ressasse indéfiniment, conformément au mouvement même du mourir qui toujours recommence et échoue sans cesse à mourir, comme si le mourir était, non seulement le thème essentiel, mais la dynamique même de l'œuvre de Maurice Blanchot. Seule sa mort, en 2003, a pu mettre un terme à l'interminable.

La pensée du XX<sup>ème</sup> siècle est marquée par deux grandes phénoménologies de la mort, celle de Martin Heidegger et celle d'Emmanuel Levinas, mais il revient à Maurice Blanchot de montrer que la dualité est, non point fortuite, mais fondée dans la chose même, dans la duplicité de la mort possible et de la mort impossible, de la mort mienne et la plus propre, et de la mort anonyme et impersonnelle, et de leur renversement de l'une à l'autre.

Cette étude se propose de dégager systématiquement les sources philosophiques de la phénoménologie blanchotienne de la mort en insistant tout particulièrement sur son rapport de ré-appropriation et de contestation de la pensée heideggerienne, Maurice Blanchot ne substituant pas purement et simplement la mort impossible impersonnelle à la mort possible à chaque fois mienne, mais interprétant cette dualité comme constituant l'essentielle duplicité de la mort. La phénoménologie de Blanchot dépasse plusieurs apories de l'analyse heideggerienne de l'être-envers-la-mort permettant ainsi de dégager l'événementialité de la mort et de décrire le rapport à la mort d'autrui. Blanchot ouvre ainsi des possibilités prolongées dans l'herméneutique événementiale de Claude Romano et dans la psychiatrie existentielle d'Henri Maldiney.

## Introduction

Maurice Blanchot est un intellectuel multiple, à la fois écrivain, critique littéraire et philosophe, dont l'œuvre elle-même est multiple. Celle-ci est d'abord œuvre de fictions, de récits, de romans : *Thomas l'obscur*, *Aminadab*, *Le Très-Haut*, *L'Arrêt de mort*, *Au moment voulu*, *Le Ressassement éternel*, *Celui qui ne m'accompagnait pas*, *Le Dernier homme*, *La Folie du jour* et *L'Instant de ma mort*. Au critique littéraire et au philosophe correspond ensuite l'œuvre des recueils d'articles qui constituent une authentique philosophie de la littérature et une phénoménologie de l'écriture : *Faux pas*, *La Part du feu*, *L'Espace littéraire*, *Le Livre à venir*, *L'Entretien infini*, *L'Amitié*. Enfin, les livres fragmentaires réunissent tous ces aspects de l'œuvre de Blanchot : *L'Attente l'oubli*, *Le Pas au-delà*, *L'Écriture du désastre*<sup>1</sup>.

La simple observation de cette bibliographie permet déjà de remarquer la forte présence de la mort dans les titres des récits (*L'Arrêt de mort*, un des premiers récits, et *L'Instant de ma mort*, le dernier récit), des articles (« La littérature et le droit à la mort » dans *La Part du feu*, « Mort du dernier écrivain » dans *Le Livre à venir* et « La mort facile » dans *L'Amitié*) et des chapitres (« L'œuvre et l'espace de la mort » dans *L'Espace littéraire*). Le thème de la mort est une constante de l'œuvre de Blanchot, de *Thomas l'obscur* à *L'Instant de ma mort*, qui traverse à la fois les œuvres fictionnelles et les œuvres théoriques. Une pensée de la mort comme double, comme possible et impossible, comme liée au langage et à l'écriture littéraire s'y développe dans la lecture d'œuvres littéraires (celles de Kafka,

---

<sup>1</sup> La plupart des commentateurs classent *L'Attente, l'oubli* dans les récits. L'ouvrage a pourtant une forme fragmentaire et contient un ensemble de fragments théoriques sur l'attente et l'oubli, et s'il est vrai qu'il contient tout autant des fragments narratifs, c'est aussi le cas de *Le Pas au-delà*, ce qui justifie leur rapprochement.

Mallarmé, Rilke, Dostoïevski, Bataille, Hölderlin, Char, Camus, Leiris...) ainsi que dans l'appropriation et la contestation de pensées philosophiques (celles de Hegel, Kierkegaard, Nietzsche, Heidegger, Sartre, Simone Weil, Emmanuel Levinas...). Nous voulons, dans notre relecture de la pensée de la mort chez Maurice Blanchot, la remettre constamment en perspective à partir de ses sources philosophiques, en insistant plus particulièrement sur son rapport aux pensées de Heidegger et de Levinas, qui constituent sans doute les interlocuteurs les plus importants. On pourrait être tenté d'écarter les récits sous prétexte qu'ils ne seraient pas philosophiques, scindant ainsi l'œuvre de Blanchot en une œuvre littéraire et une œuvre philosophique correspondant de manière stricte à la séparation entre fiction et théorie. Or, si les ouvrages fragmentaires réunissent l'un et l'autre, c'est qu'on ne peut les distinguer selon une stricte séparation. On retrouve dans les récits biens des thèmes et des affirmations qui constituent des échos aux textes théoriques et qui, pour cette raison, doivent être mobilisés. Plus encore, nous tenterons de montrer comment Blanchot y développe d'autres aspects de la pensée de la mort que ceux abordés dans les textes théoriques, ou bien les développe quand les textes théoriques sont parfois laconique, tout particulièrement concernant la légèreté, la joie de la mort, et le partage du mourir d'autrui. La pensée de Blanchot se situe en un lieu où la distinction entre le littéraire et le philosophique n'a plus aucune pertinence, puisque la littérature se trouve justement être le lieu d'une expérience étrange, celle de la nuit, du Dehors, du Neutre, expérience dont la philosophie a besoin pour penser la mort.

Notre réflexion prendra son point de départ dans l'analyse de la mort à l'œuvre dans le langage, ce qui constituera notre premier chapitre. Blanchot part de l'analyse de la mort comme possibilité, comme pouvoir à l'œuvre dans le langage et dans la compréhension, à partir duquel un monde se lève comme doté de sens et un sujet se pose comme un moi. Nous nous appuyerons ici essentiellement sur « La littérature et le droit à la mort », dans son rapport à Hegel, mais nous montrerons aussi les rapports sous-jacents à Kojève et à Sartre et surtout à la notion levinassienne d'hypostase avancée à la même époque dans *De l'existence à l'existant*.

Nous analyserons ensuite l'autre mort en son impossibilité, ce qui sera l'objet du deuxième chapitre. Dans ce second temps, il s'agit d'aborder l'autre versant de la mort, celui-là que Blanchot entend mettre au jour, car il aurait été recouvert en philosophie par la première version de la mort étudiée au chapitre précédent, et cet autre versant est le mourir comme expérience de l'impossibilité de la mort (ce qui impliquera d'éclairer son rapport avec l'être-pour-la-mort chez Heidegger), la mort impersonnelle, le mourir comme solitude essentielle, l'expérience de la nuit insomniacque et la conversion du regard en fascination pour

l'image, le mouvement de transdescendance qui est une rupture avec toute pensée de la transcendance comme passage au-delà. Heidegger, Levinas, mais aussi Bataille, doivent ici faire l'objet d'un rapprochement avec Blanchot pour marquer à la fois leur influence et leur distance, concernant la question de la mort comme impossible, mais aussi concernant le rapport avec la nuit, le Dehors, et l'*il y a*, autre nom du Neutre.

Le troisième chapitre d'efforcera de montrer la manière dont est dégagé l'*autre* temps qui correspond au mourir, la temporalité de la mort : le temps de l'absence de temps comme ressassement éternel, l'attente/l'oubli de la mort, ainsi que le rapport à Heidegger à propos du devancement de la mort ou encore de l'oubli de l'être, le rapport à Levinas, à propos de l'impossibilité d'anticiper la mort selon *Le Temps et l'autre* mais aussi à propos de la notion plus tardive de « passé immémorial », le rapport à Simone Weil, concernant l'attente de Dieu comme attention vide et impersonnelle, et enfin le rapport à Nietzsche, concernant le rapport d'appropriation et de contestation de la pensée de l'éternel retour.

Le quatrième chapitre devra alors analyser comment Blanchot met en rapport ces deux versions de la mort que les chapitres précédent ont dégagées : la mort possible se montrera être le refus de l'*autre* mort. L'articulation de la mort possible et de la mort impossible implique la mise en avant de la question de la duplicité, la manière dont la mort possible constitue la dissimulation de l'*autre* mort, ce qui met en jeu de multiples rapports à Nietzsche, Heidegger, Sartre et Levinas. On montrera que l'originalité de la perspective blanchotienne sur la mort tient au fait que cette dernière est double, car il tente d'articuler la possibilité et l'impossibilité de la mort, dépassant ainsi l'opposition entre l'approche de Heidegger et celle de Levinas pour les réconcilier. Ce chapitre est aussi l'occasion d'aborder la question essentielle du suicide, qui constitue aussi un dialogue implicite avec Sartre et Levinas. Enfin, on s'efforcera de montrer combien la problématique de l'histoire de la mort, de son oubli, et de sa non-vérité est marquée par la conférence de Heidegger, *Vom Wesen der Wahrheit*.

Si cette pensée de la mort est bien une phénoménologie, et c'est là notre thèse, elle suppose une possibilité de la décrire en l'approchant à travers une expérience qui n'est pourtant pas l'expérience de la vie courante, mais une expérience à la limite. Le cinquième chapitre montre comment c'est d'abord l'écriture qui constitue pour Blanchot cette expérience. Il nous faudra analyser le rapprochement entre la mort et l'écriture, essentiellement à partir de *L'Espace littéraire*, la question du cercle « écrire pour pouvoir mourir, mourir pour pouvoir écrire », et montrer comment Blanchot retrouve chez l'écrivain l'ensemble des traits propres au mourir : impersonnalité, solitude essentielle, passivité, ressassement éternel d'une rumeur interminable... L'écriture, mais aussi plus généralement

l'expérience de l'art, se trouve donc être le lieu d'approche privilégié de cette expérience paradoxale du mourir. C'est l'occasion d'un rapprochement avec la phénoménologie levinassienne de l'art que Blanchot transpose dans le domaine plus spécifique de la littérature.

Le sixième chapitre analysera la dimension affective du mourir ou comment l'affection est l'approche de l'impossibilité de la mort : d'abord la souffrance, dans sa proximité avec les analyses de Levinas dans *Le Temps et l'autre*, le malheur, le désespoir et le rapport à Kierkegaard, *La Maladie à la mort* étant une source essentielle sur la question de l'impossibilité de mourir, et enfin la question de la joie de la mort chez Blanchot, qui nous semble irréductible aussi bien à Nietzsche qu'à Bataille, et que nous interpréterons à partir de Heidegger et de la possibilité de s'alléger dans la mort du souci angoissé pour son être et de son caractère de fardeau.

Enfin, dans un dernier chapitre, nous approcherons la question essentielle, et jusqu'ici différée, du rapport à autrui qu'ouvre le mourir, du rapport à autrui mourant et du partage du mourir, l'amitié, dans son opposition à Heidegger et dans ses proximités avec Levinas. Opposition à Heidegger d'abord, dans la mesure où ce dernier, dans *Sein und Zeit*, disqualifie l'expérience du cadavre que Blanchot réhabilite, dans la mesure aussi où la mort est impartageable et irréductiblement mienne quand elle est toujours selon Blanchot impersonnelle et ainsi la mort de tout un chacun en laquelle nous pouvons fraterniser. Cette fraternité ouvre le rapport avec la question de la mort chez Levinas, dans la mesure où selon ce dernier la mort essentielle est la mort d'autrui dont je dois avant tout répondre. Il nous faudra pourtant montrer comment la distance se creuse, car Blanchot, sans être heideggerien, n'est pas non plus levinassien, dans la mesure où l'amitié dans le mourir ne nous individue pas dans une élection à la responsabilité pour la mort d'autrui, mais au contraire nous met en rapport dans l'impersonnel.

C'est uniquement sur le fondement de ce trajet dans la pensée blanchotienne de la mort qu'il sera possible de conclure en montrant en quoi elle constitue bien une authentique *phénoménologie de la mort*.